

LA MORT AU FESTIVAL  
DE CANNES



Brigitte Aubert

**LA MORT  
AU FESTIVAL  
DE CANNES**

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

COLLECTION DIRIGÉE  
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

ISBN 978-2-02-121829-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*J'ai été en traitement chez un cinématographe.*

Blaise Cendrars

*Mais hélas ! qui ne sait que ces loups doucereux,  
De tous les loups sont les plus dangereux.*

Jean de La Fontaine



# 1

Il ne pleut pas. Pas une goutte. Dommage. J'aime bien la pluie. Entendre la pluie. Sur les feuilles, les toits, le long des gouttières. Le chuintement des voitures sur l'asphalte mouillé. Le crépitement de l'averse. Cette odeur particulière des jardins et des trottoirs humides. Le soleil, c'est silencieux. Je ne peux pas écouter le soleil. Je peux juste rester à cuire sous ses rayons malintentionnés en espérant qu'Yvette va venir pousser mon fauteuil à l'ombre.

Dire que j'ai tant aimé le soleil. La plage, la mer. Jouer au beach-volley. Courir. Nager.

Dans mes rêves, souvent je cours encore. Comme avant l'accident. Je cours et parfois je cours auprès de Benoît. Il n'est pas mort. Il me sourit. La bombe n'a pas explosé. Le morceau de verre ne lui a pas tranché la carotide et je ne suis ni aveugle, ni muette, ni tétraplégique.

Je suis Élise Andrioli, la vraie, celle qui est enfouie sous le sac de patates inerte posé dans ce fauteuil roulant dernière génération que je peux diriger avec ma main gauche, seule partie de mon corps qui m'obéisse encore.

Mais, à cet instant précis, le diriger vers... où? Yvette m'a plantée près de l'entrée des artistes du Palais pour aller se renseigner.

– Je reviens tout de suite, ne bougez pas.

Yvette a toujours le mot pour rire.

Ma bonne vieille Yvette. Ma nounou, mon ange gardien, ma fidèle gouvernante. Et qui me gouverne d'une poigne de fer !

Finis le temps où j'étais la patronne et où je régentais tout. Maintenant c'est Yvette qui prend les initiatives et les décisions de la vie quotidienne.

La vie quotidienne. La vie de tous les jours. Tous les jours dans le noir. Avec tous ces mots qui se pressent derrière mes lèvres à jamais closes. Enterrée en moi-même. Heureusement, j'ai mon ordinateur à synthèse vocale spécial non-voyant. Vive la technique.

– Vous attendez quelqu'un, madame ?

Est-ce à moi que l'on parle ?

– Madame, vous ne pouvez pas rester là, vous bloquez l'entrée, le président arrive.

Non, non, je ne suis pas à l'Élysée, pas encore. Bien que j'aie eu l'occasion de rencontrer la nouvelle première dame. Je faisais partie d'une tournée de handicapés reçus au ministère de la Santé. Elle nous a offert des livres audio. J'ai une très belle collection de livres audio.

On s'en fiche ?

Oui, c'est vrai. Pour l'instant, ce qui compte, c'est de faire pivoter ce fauteuil aérodynamique à turbo intégré et de ne pas foncer dans un mur, une jardinière ou un palmier.

Palmier, ça devrait vous donner un indice.

Palmier. Palais. Soleil.

Allez, faites un effort.

Je rajoute : « stars, strass et montée des marches ».

Bon, je vous donne la réponse en braille : « Festival de Cannes ».

– Madame ! Vous m'entendez ? Vous avez un badge ?

Plus bas :

– Hé, Sammy, c'est qui, celle-là ?

– J'sais pas, enlève-la du milieu, ils arrivent.



On me pousse sans douceur excessive tandis que des véhicules motorisés freinent. Portières qui claquent, bruit de pas – talons plats, talons aiguilles –, brouhaha de conversations, je reconnais la voix du président, je fais avancer ma monture.

– C’est pas possible de passer, madame, faut le badge.

– Mais enfin, je vous dis qu’on nous attend!

Yvette enfin revenue. Aux prises avec les brutes qui se la jouent « *men in black* ».

– Mais oui, c’est ça! ricane le cerbère.

– Qu’y a-t-il? demande une voix d’homme dans la quarantaine.

J’identifie le timbre stylé d’Antoine de Caumont, le secrétaire du bureau du Festival. Un très joli garçon, d’après Yvette, qui porte des lunettes en écaille et des costumes froissés hors de prix.

– C’est la mémé, là, je lui ai dit que c’était une entrée réservée, se plaint le vigile. On en a toute la journée, des comme ça! Toutes ces stars, ça les rend dingues, les petites vieilles!

Il commence à m’énervé, celui-là. J’appuie sur la manette, ma Ferrari bondit et hop! prends ça dans les tibias.

– Aïe! Bordel...

– Mademoiselle Andrioli! Bienvenue! lance Antoine.

J’essaie de sourire. Je ne sais pas ce que ça donne. Une grimace peut-être?

– Lâchez cette dame, ordonne Antoine, s’adressant sans doute au gorille. Excusez-nous, Yvette. La sécurité est draconienne, ici. Vous, veuillez pousser le fauteuil de mademoiselle jusqu’à l’ascenseur.

Quelqu’un empigne ma fidèle monture avec un grognement de fauve privé de gazelle.

– Avez-vous fait bon voyage? reprend Antoine.

J’agite gracieusement la main. J’agite plus souvent la main que la reine d’Angleterre.

– Excellent, répond Yvette.

Nonobstant les cinq heures quinze de TGV bondé, avec le service restauration en grève et le lot habituel d’hystériques du téléphone, persuadés que leur vie passionne la France entière, ai-je envie d’ajouter.

– Mais c’est qui, ces deux-là ? maugrée dans sa barbe le peu aimable vigile tout en me slalomant le long de ce qui doit être un couloir parcouru de gens affairés.

Échos de voix, bourdonnement de machines diverses, sonneries en tout genre.

– Mme Yvette Holzinsky et Mlle Élise Andrioli sont invitées par le Festival, lui renvoie Antoine qui a l’ouïe fine.

Je me rengorge intérieurement. Eh oui, je suis une invitée de marque et pas une plante en pot. Je fais partie des vingt-huit mille accrédités qui vont débarquer d’ici demain. Accrédité, ça veut dire qui possède le sésame magique, le fameux badge indispensable pour pouvoir assister aux projections et circuler à l’intérieur du Palais. Élise Andrioli, le légume privilégié qui va avoir la chance de passer dix jours dans une salle obscure, ça va me changer, ha ha.

Depuis mon accident, je ne regarde plus les films, je les écoute. J’imagine les images. Les décors. Les visages. C’est le plus dur à imaginer, les visages. L’avantage des vieux films, c’est que je connais les acteurs, je peux les faire jouer dans ma tête. Mais les nouveaux... Zac Efron ou bien Robert Pattinson... En général, je me renseigne auprès d’Yvette et je dresse des sortes de portraits-robots. Perruque châtain pour Zac, avec les yeux de Jude Law. Je colle à Pattinson un mix entre Clint Eastwood jeune et mal rasé et Christopher Lee. Très étrange... Et le nouveau 007. Daniel Craig... Un James Bond musclé et blond, m’a-t-on dit. Qui a un air de truand slave. Allez hop, j’essaie un mélange de Woody Harrelson et de Leonardo DiCaprio. Ou bien je visualise Sean Connery avec une moumoute. Ridicule. Bref, mon

cerveau n'en fait qu'à sa tête et Jon Hamm, le héros de *Mad Men*, se retrouve avec la tête de George Clooney.

Avant – avant : quand la vie était « normale » – je dirigeais un petit cinéma. J'ai gardé pas mal d'affiches anciennes, des originaux. Quand je m'ennuie, je joue à m'en rappeler les détails. *Casablanca* : metteur en scène Michael Curtiz, producteur Hal B. Wallis...

Ascenseur. Ça discute autour de moi. C'est la dernière réunion avant le grand soir, nous apprend Antoine. Il y aura tout le monde, les assistantes, le responsable du service presse, la directrice de la communication, le directeur des services techniques, le chargé de mission auprès de la direction, etc.

L'Association française du Festival du film regroupe le Festival de Cannes proprement dit, la Cinéfondation, vouée aux films du patrimoine, et le Marché du film, où se vend et s'achète la majorité de la production cinématographique mondiale. Le cinéma est aussi une industrie.

Et nous, nous sommes là pour recevoir nos fameux badges, sacs de festivaliers et autres cadeaux de bienvenue.

Privilégiées parmi les privilégiés. Tout ça parce qu'un film a été tiré de mes aventures. *La Mort des bois*, avec Jodie Foster dans mon rôle et Whoopi Goldberg dans celui d'Yvette.

Il y a quelques années, je me suis retrouvée mêlée à un atroce fait divers de meurtres d'enfants. Un auteur de polars, B. A., a tiré un bouquin de mon histoire et banco ! Hollywood a acheté les droits et le film est sélectionné pour Cannes ! Ils ont même déjà prévu la suite, une *Mort des bois 2*. Tirée de la réalité, elle aussi.

Je ne peux pas repenser à cet épisode 2, si j'ose dire, sans frissonner. Non pas parce que ça se passait à la montagne, mais parce que j'y ai perdu mon oncle. Le seul parent qui me restait. Mais j'y ai gagné un cousin : Bernard. Il vit dans une institution pour autistes. On se retrouve à Noël.

Chassés-croisés de la vie, totalement imprévisibles. La mienne ressemble à celle d'une bille dans un flipper, et c'est parfois franchement flippant !

Bref, de fil en aiguille, et bureau en bureau, on m'a de surcroît proposé de faire partie du jury de Jeunes Talents, une section qui présente des documentaires évoquant des... jeunes talents – c'est bien, tout le monde suit.

Je me concentre sur ce qui se passe autour de moi. Ça court dans tous les sens, ça sent la moquette neuve, la colle, l'impatience et l'appréhension.

Antoine de Caumont, qui est un homme courtois et bien élevé, nous propose du café. Yvette dit non, je dis oui.

C'est-à-dire que je lève la main.

– Voyons, on ne va pas embêter M. de Caumont maintenant, il a une réunion importante dans cinq minutes, me souffle Yvette, très mondaine.

M'en fous. Je suis bien là, à jouer les privilégiées. Dans les coulisses du Palais. À l'époque où je m'occupais de mon petit cinéma de banlieue, je n'en ai jamais eu les honneurs. Je faisais la queue avec le reste du troupeau, maugréant et piaffant devant les stands qui délivrent au compte-gouttes les invitations tant désirées, nécessaires pour assister aux séances dans le grand auditorium Louis-Lumière. Alors là, je savoure ma revanche, incrustée dans le saint des saints.

– Antoine ! lance une voix de femme affolée. Brad et Angelina ont pris un vol en avance, ils sont là dans deux heures.

– Écoute, Alicia, tu vois ça avec Paulette, tu veux bien ?

– Elle est en train de gérer la crise des suites grand luxe au Carlton.

– Eh bien, alors, avec Delphine.

– Je lui ai laissé un message et...

– Ne panique pas ! lui intime-t-il. Ici, il n'y a pas de place pour la panique, OK ? Delphine va te rappeler d'ici cinq minutes. En attendant, va voir Jo.

– Oui ! Merci !

Courant d'air, porte qui claque.

– C'est son premier Festival, elle est à cran, nous explique-t-il avec indulgence. Bien, où en étions-nous ?

À attendre une tasse de café qui ne vient pas. À la place, il me dépose sur les genoux une besace en vinyle qui pèse environ quarante-cinq kilos.

– Cette année, c'est le modèle sacoche beige glacé, annonce-t-il fièrement. Joli, n'est-ce pas ?

Si tu le dis.

– Vingt dieux, que c'est lourd !

À part Yvette, plus personne ne dit « vingt dieux ». C'est tellement démodé qu'elle en a presque l'air païenne.

– Eh bien, vous avez dedans le guide du Marché du film, le programme officiel, les horaires des projections de Jeunes Talents, les numéros des contacts utiles, le listing des réceptions...

« Réceptions ». Élise Andrioli et son fauteuil de soirée se mouvant à l'intérieur d'une somptueuse villa dans les collines, sur l'immense terrasse – vue mer pour les autres, vue intérieure pour elle –, en train de siroter le champagne qu'on aura bien voulu aller lui chercher...

– Photocalls et conférences de presse.

Photocalls ? Conférences de presse ? Mais je ne veux pas être photographiée, je suis trop moche ! Et je n'ai rien à dire. Même si je le voulais. Il me prend pour le mime Marceau, ou quoi ?

J'entends Yvette qui acquiesce, qui s'extasie sur ce sac qui a même une petite poche prévue pour les petites bouteilles d'eau. « Non, c'est pour les téléphones portables », rectifie Antoine tout en répondant à quatre appels à la fois.

Et nous voilà de nouveau dans le couloir, badgées, étiquetées, dûment briefées. Il me serre la main. À côté de nous ça court dans tous les sens, parfums chic, sueur, plastique, cuir, coups de marteau, interjections. « Antoine ! » « Antoine ! »

« Antoine ! » Son prénom fuse dans toutes les directions. Odeur de café. On n'a pas eu le café ! On me pousse avec vigueur, m'éloignant de la machine autour de laquelle des gens papotent.

– Et vous, vous faites quoi ? demande Yvette à l'accompagnateur.

– Iconographie, répond laconiquement un homme assez jeune.

– Pardon ?

– Iconographie, à la com. Les plaquettes, tout ça.

Il appuie sur le bouton de l'ascenseur qui commence à couiner : « Quatrième étage en montée. »

Yvette n'a même pas eu le temps de lui demander son nom, ce que font ses parents et s'il est fiancé. Nous voilà dans la cabine. « Étage zéro, en descente. »

Pourquoi ces engins sont-ils toujours dotés de voix électroniques pseudo-féminines au ton nasillard ? Pourquoi pas de belles voix d'homme, chaudes, vibrantes, pour changer ? Andrea Bocelli, Roberto Alagna : « Étage *cinque*, en descenteeeee. »

Dehors, il fait chaud, surtout après les 18 degrés de la clim.

Je tape : « Où est la limousine ? » sur le clavier du moniteur accroché au bras du fauteuil. C'est mon ardoise high-tech.

– L'hôtel est à deux pas, me répond Yvette. Nous sommes logées au Majestic. Je n'allais pas embêter Antoine, avec tout le boulot qu'il a !

Elle me pousse lentement le long du Palais, ce monstre de verre et de béton que les journalistes ont surnommé le Bunker. On est en train de le rénover. Mais aucun lifting ne pourra lui donner ce qu'il n'a jamais eu : la beauté. Qu'est-ce que ça peut me faire ? Je ne le vois plus. Plus rien n'offense ma vue. Je n'ai qu'à me concentrer sur les belles images de mes souvenirs.

Sur mes genoux osseux, le pesant sac beige oscille. Derrière moi, Yvette babille. Nous sommes sur la Croisette. Il fait beau. Je suis une éminente personnalité de cet énième Festival. Nous sommes logées dans un des plus célèbres palaces de la planète. Pas belle, la vie ?

La glace au chocolat. Ça sent la glace au chocolat. Je connais bien Cannes. On doit être à la hauteur de la buvette, près du manège. Cris d'enfants, musique à donf des chevaux de bois, ronronnement de scooters. Ah... Vespa, Rome, Nanni Moretti... Une glace italienne crémeuse. J'en veux une. C'est mon caprice du jour.

J'actionne le frein et je pile. Yvette se cogne dans le fauteuil.

– Mais qu'est-ce que...

Rugissement de moteur, je sens le souffle d'un deux-roues sur mon visage, Yvette pousse un cri.

– Mais il est fou, celui-là ! Si vous n'aviez pas fait un écart, il nous écrasait ! On n'a pas le droit de rouler à moto dans les allées ! crie-t-elle en direction du contrevenant.

– À mon avis, c'est votre sac qu'il visait ! lance une voix de senior. Avec son casque intégral et la main tendue comme ça...

– Vous croyez ? En plein jour ? s'offusque Yvette.

– Ça manque pas de fripouilles, allez. J'espère que votre fille n'a pas eu trop peur ?

– Mlle Andrioli n'est pas ma fille. Je suis sa dame de compagnie.

– Ah ! Enchanté. Charles Moroni, se présente-t-il. Je passe par ici tous les après-midi en revenant de la plage.

Voilà l'explication de la légère odeur de crème solaire.

– J'ai perdu ma femme l'an passé, ajoute-t-il.

Yvette compatit. Précise qu'elle-même est veuve. Mais depuis si longtemps... Passe sous silence l'existence de son bon ami. Il est vrai qu'ils ne vivent pas sous le même toit. Mais partagent le même lit plusieurs fois par mois. Une

liaison confortable, comme je le lui écris parfois. Ça la fait râler, elle n'aime pas être une femme qui a une liaison, ça fait cocotte. Mais ils ont chacun vécu leur vie et ils tiennent à leur indépendance.

Charles Moroni lui raconte qu'il habite juste à côté, rue Notre-Dame, au-dessus du magasin de jouets anciens. Yvette minaude que nous sommes invitées par le Festival et susurre : « Logées à l'hôtel Majestic. »

L'autre se récrie : quelle coïncidence ! Il y a travaillé pendant trente ans, au bar. À ce train-là, on en a pour deux plombes. *No coffee, no ice ! No woman, no cry*, m'intimé-je. Et bla-bla-bla. Il doit être plutôt pas mal, ce Moroni, pour qu'Yvette lui fasse la causette ainsi. Quoi que... Yvette serait capable de faire la conversation à un lampadaire. Vous me direz qu'avec moi, elle a l'habitude de parler à une chose inerte.

Je commence à faire avancer et reculer mon fauteuil par secousses, comme une gamine butée et capricieuse.

– Elle a l'air un peu agitée, votre jeune dame..., fait remarquer Moroni.

– Ce n'est rien, répond Yvette, elle est juste fatiguée.

– Au plaisir de vous revoir, alors, lance le Charles, carrément dragueur.

– Très certainement, réplique Yvette, cette effrontée.

– Je vais tous les jours à la plage Macé, la plage publique. On peut louer des transats. L'eau est encore fraîche, mais il n'y a pas de méduses pour le moment.

Si, il y en a une grosse en face de toi.

Ils prennent enfin congé l'un de l'autre. J'ai sûrement chopé un coup de soleil. Je tape :

– « On va manger une glace ? »

– Pas le temps, rétorque Yvette, on nous attend à l'hôtel, il faut déballer les valises et tout ça.

Tout ça quoi ? Tout ça bavasser pendant deux plombes avec un inconnu ? Alors que ta patronne bien-aimée crève



d'envie d'une glace dégoulinante ? La patronne bien-aimée est poussée dare-dare jusqu'à la réception de l'hôtel, escortée par le cerbère de service en robe à fleurs.

Et hop, direction notre suite, entièrement rénovée, bouquet de fleurs et bonbons de bienvenue, odeur de linge frais et de pschitt sent-bon à la citronnelle.

– Vous voulez la chambre de gauche ou celle de droite ? Celle de gauche vous conviendra mieux, décide Yvette. Et ne mangez pas tous les bonbons.

Il faudrait déjà que je les attrape.

Yvette coupe le clim et ouvre la baie vitrée. Brouhaha de la circulation. Klaxons. La corne puissante d'un bateau de croisière.

– Vous vous rendez compte, ce type à scooter ! dit Yvette tout en défaisant les valises qui ont été livrées par la SNCF.

« Les vols avec violence ont augmenté de 7 % », me récite la petite voix interne qui mémorise les infos de la radio. Je suppose qu'on a tous notre petit commentateur intégré, qui nous serine à volonté les phrases toutes faites qui se baladent sur les ondes ou sur Internet.

– Mon Dieu, s'exclame Yvette, nous avons un cocktail dînatoire Jeunes Talents à 19 h 30, salon Mistral.

Mistral : le vent ou le poète ? me demandé-je en femme cultivée sur les sujets qui n'intéressent personne.

– Et vos affaires qui sont toutes froissées !

C'est pas grave, Yvette, comme ça on sera assorties, elles et moi.

Elle est en train d'installer mes accessoires de lit. Mon surmatelas en fibres siliconées, mon oreiller ergonomique, l'alèse au cas où... tout en fredonnant : « Il avait les mots, m'a rendue accro », un vieux tube de Sheryfa Luna. Yvette est une incurable midinette. Ça me fait penser à Tony. Et penser à Tony me file le blues. Bon, je vous explique le topo.

Je l'ai connu après l'accident dans des circonstances aussi dramatiques que rocambolesques. Notre histoire a bien duré

trois ans. Trois ans pendant lesquels il n'a jamais entendu le son de ma voix. Et moi, je n'ai jamais vu son visage. C'est bizarre, concernant quelqu'un avec qui vous avez des relations sexuelles. Faire l'amour dans le noir le plus absolu. En sachant que personne n'ouvrira jamais les rideaux.

Tony doit être quelque part vers les îles Éparses, au large de Madagascar. Il est marin. Il s'est fait engager sur une mission scientifique, direction ces îles françaises du bout du monde. On ne peut pas dire que nous avons rompu. Disons que le lien s'est distendu, les missions de Tony allongées, ses lettres raccourcies. Sa fille, Virginie, vient parfois me rendre visite. C'est une adolescente intelligente et tourmentée, une gamine apeurée sous sa carapace d'ado rebelle. Elle a passé du temps dans une institution pour enfants fragiles. Elle revient de loin, une sordide tragédie familiale au cours de laquelle j'ai failli moi-même perdre la vie. Si vous voulez tout savoir, achetez les deux bouquins précédents. Numérique ou papier, pas cher, bonne affaire !

Mais qu'est-ce que j'ai à ruminer, ce soir ? Allez, on se secoue, Élise, *shake your mind* à défaut du *body*.

Deux heures plus tard, nous voici sur le seuil du salon Mistral. Yvette m'a coiffée et pomponnée, Dieu merci je ne peux pas voir ça.

– Voilà, vous êtes belle comme un cœur avec ce blush et ce gloss.

Yvette adore jouer à la poupée avec moi. Elle m'achète tous les derniers produits dont on parle dans les magazines féminins et qu'elle, pas folle, ne portera jamais, et m'en tartine avec délices.

Je dois ressembler à un pot de peinture. Elle m'a enfilé ma petite robe noire, la chic et sobre. Je tâte le satin de ma main valide, je tire dessus pour cacher mes genoux osseux. Je suis maigre. Je dois ressembler à un corbeau. Robe noire,

lunettes noires, cheveux noirs attachés en queue-de-cheval par un ruban en velours noir.

Brouhaha de voix animées.

– Il y a plein de monde! me souffle Yvette.

Quelqu'un, un homme, parle, voix calme et profonde. Un de mes confrères de Jeunes Talents certainement. Cliquetis de talons de 12 centimètres à ma gauche.

– Bonjour, je suis Claudie Desprée, la présidente de l'association et du jury.

En France, il y a plus de présidents que d'électeurs. Elle me serre la main. Poignée ferme. Main sèche. Une femme à poigne, donc.

– Vous avez raté le discours de M. le Maire, continue-t-elle.

La municipalité est l'un des sponsors de notre sélection. Claudie Desprée nous entraîne à sa suite tandis qu'Yvette me la décrit : mince, très bronzée, carré blond californien impeccable, pantalon en lin et chemisier Yves Saint Laurent, très beaux bracelets or et argent. Une dame ostensiblement élégante.

Elle nous présente les autres membres du jury. Un sportif, une poétesse, un homme de théâtre, la mère de jumelles surdouées et un directeur de conservatoire. Le sportif, Michel Sérac, la cinquantaine, est un apnéiste multi-médaillé. C'est lui qui a ce timbre doux et apaisant. La poétesse, Valeria Fortune, voix haut perchée et joyeuse, semble penser qu'elle sera toujours un jeune talent, même à la retraite. L'homme de théâtre, Ludovic Di Moro, puissante voix de basse, se passionne pour « la différence, le talent brut ». La mère des deux enfants, Marianne Sambouli, a publié son témoignage sur la souffrance d'une mère dont les gosses préfèrent lire que regarder *Secret Story* et milite dans de nombreuses associations. Elle parle vite, semble agitée. Le mec du conservatoire, Vincent Delbec, a perdu récemment sa femme, violoniste prodige qui avait créé une fondation. On le sent triste et plein de componction.

Yvette, mes yeux de rechange, me chuchote que Sérac est grand, musclé, cheveux clairs grisonnants en bataille, grande bouche, belles dents, taches de rousseur, « on dirait un Américain ». Valeria Fortine, la poétesse, froufroute dans une tunique hippie sur un sarouel doré et brodé, des tas de bijoux fantaisie, et ses longs cheveux bruns drapent ses épaules. Ludovic Di Moro porte haut une belle soixantaine, il est bâti comme un haltérophile, avec un peu de bedaine, épais cheveux gris coiffés en crinière de lion, masque d'empereur romain. Marianne Sambouli est petite et dodue, vêtue d'une jolie robe en coton sauvage grège qui met ses formes en valeur, chevelure auburn tordue en chignon banane. Vincent Delbec quant à lui est de taille moyenne, mince, légèrement dégarni, lunettes à monture d'acier, visage émacié. Fin du panoramique. Yvette a toujours eu la description nette et précise, c'est une chance pour moi. Voilà donc mes compagnons de route pour dix jours. Côté hébergement, nous ne sommes pas tous logés au même endroit. Marianne Sambouli et Ludovic Di Moro sont eux aussi au Majestic, Delbec, Sérac et Fortine séjournent au Martinez, un autre palace de la Croisette.

Certes, j'aurais préféré siéger au jury de la Compétition officielle. C'est snob, d'accord, mais bon, toute la crème du cinéma mondial ! Dommage que Clint ne soit pas là cette année. J'ai un faible pour « l'inspecteur Harry ». Je rêve souvent d'avoir un magnum 45 et de le pointer sur tous les cons qui me cassent les pieds. Très politiquement incorrect, mais très gratifiant, comme fantasme.

De toute façon, dans la réalité je ne peux faire de mal à personne, à moins qu'un inventeur mette au point le flingue à détecteur thermique et guidage vocal.

En voilà une idée qu'elle est bonne.

On me tape sur l'épaule.

– Tout se passe bien ? Vous voulez un petit-four ?



